

Naufrage

extrait

~~Vainement~~

~~Bien en vain ma raison réclamait son empire;
Le délire, en jouant, déroulait ses efforts,
Et mon âme dansait, dansait, comme un navire
Sans mats, sur une mer noire, énorme et sans bords.~~

Bien en vain ma raison voulait prendre la barre,
La tempête en jouant, déroulait ses efforts,
Et mon âme dansait, dansait, pauvre gabarre
Sans mats, sur une mer noire, ~~et~~ énorme et
sans bords



Sandy by different versions. Je ferai la bonne chy voy.

Ch: Baudelaire.

Page manuscrite des Sept vieillards de Baudelaire

M.E.B.F.J.

(Les pages qui suivent sont extraites d'un roman dédié à E.J.)

Je n'ai jamais réfléchi à la signification du fait que Rose est noire.

Tout a commencé pendant mon voyage en Afrique de l'ouest, huit mois avant la première fois qu'elle m'a laissé venir chez elle. J'accompagnais un ami et sa femme et la perspective d'avoir à traverser en 4x4 le Sahara occidental puis la Mauritanie, du nord au sud, avait fait naître en moi une inquiétude un peu ridicule, déjà plusieurs semaines avant le départ, parce que quatre français avaient péri près de Nouakchott dans une attaque terroriste un an plus tôt. Mais, le désert s'est montré bienveillant pour moi. Pourtant, en traversant le fleuve Sénégal, à quelques dizaines de kilomètres de Saint-Louis, j'ai commencé à percevoir les atteintes d'une sorte de langueur, causée en partie par le relâchement de la peur des terroristes, mais aussi par l'arrivée, pour la première fois de ma vie, en Afrique noire. De grands roseaux velus s'inclinaient vers les reflets argentés du fleuve sous le ciel bleu clair de la fin d'après-midi. C'était le lendemain de Noël, mais il faisait très chaud. J'ai traversé le fleuve sur une pirogue pendant que mes amis attendaient le bac. À la proue, un Maure dont le turban laissait seulement voir deux yeux effilés caressait doucement la tête d'un jeune enfant. Il y avait d'autres bateaux tout autour, des cris, des chargements et des déchargements de marchandises, des voyageurs en attente, des jeunes hommes qui couraient sur le quai, mais tout cela était enveloppé dans un calme qui me démontait lentement.

Arrivé de l'autre côté, j'ai regardé une jeune fille qui frictionnait énergiquement ses seins, dans l'eau, en bas. Il y avait des nuages aux formes fantastiques dans le crépuscule tropical. Nous avons roulé encore deux heures sur une mauvaise route et il faisait nuit depuis longtemps quand nous sommes passés sur les plaques de métal du pont Faidherbes.

"Tu verras, c'est le Télôs, ici, a dit ironiquement mon ami, tout le monde se

connaît, tout le monde s'entraide, on ne laisse jamais tomber personne." Il habitait là, depuis des années, dans une énorme maison construite par les français, une ancienne esclaverie, avec des balcons à rebarbes de fer forgé, des volets en bois blanc, et un grand nombre de pièces inoccupées où somnolaient des chiens.

Il faisait très calme, les voix des gens semblaient étouffées par la nuit, les rues étaient peu éclairées et la pénombre était comme liquide. Il y avait partout des bougainvilliers en fleurs, des palmiers, des manguiers et des cactus. J'ai senti dès le premier soir que je me mettais à fondre, c'était une impression douce et triste et absolument irrésistible. Je me savais incapable de la moindre fermeté. Tout devenait possible, ici. Je pourrais devenir alcoolique ou attraper le sida avec une putain (j'ai d'ailleurs craint à mon retour que ce ne soit arrivé, malgré les précautions prises), ou je pourrais attraper une maladie tropicale ou tout simplement devenir fou. Il ne fallait pas que je reste trop longtemps dans cette ville – mais, même si je n'y suis resté qu'une dizaine de jours, le changement qui s'est produit en moi là-bas était irréversible. Souvent, je pensais avec tristesse à ma femme et à ma fille, alors âgée d'un an, qui m'attendaient en Belgique. J'avais peur de ne plus jamais pouvoir les regarder dans les yeux.

Chaque soir, je me postais sur le toit pendant une heure ou deux, et je regardais les phares des voitures qui passaient sur le pont Faidherbes et les reflets du fleuve, et les énormes chauves-souris noires qui volaient en rasant les toits vers la pointe nord de l'île.

Pendant la journée, j'allais avec mon ami nager dans le fleuve, un peu plus loin vers l'embouchure, parmi les cactus et les palmiers. D'interminables rangées d'oiseaux traversaient silencieusement le ciel. Parfois aussi nous allions nous promener dans les petits villages très pauvres dont les habitants ne parlaient pas le français. La nuit nous buvions des whiskys dans les bars. Je me couchais très tard, de toute façon la boîte de nuit située juste en-dessous de ma chambre m'empêchait de dormir presque jusqu'à l'heure où les muezzin entonnent l'appel de la prière du matin.

Le génocide rwandais est un écho d'une autre catastrophe plus ancienne: la traite des noirs.

Un professeur atypique de philosophie spécialiste du Mal me disait que celui-ci n'est pas la méchanceté et n'a rien à voir avec la morale, et qu'il a ceci de surnois qu'il surgit à chaque fois là où on l'attend le moins.

J'imagine qu'au début des années 1930, au moment de l'avènement du nazisme, l'état d'esprit régnant en Europe devait être une sorte de cynisme désabusé et nauséux – un peu comme aujourd'hui, en somme. La croyance en vigueur devait être que plus rien de surprenant ne pourrait advenir, que tout avait déjà été fait, qu'il n'y avait plus de place pour aucune sorte de nouveauté. Et cette croyance devait être accompagnée par une sorte d'écoeurement vague. Et en effet il n'y avait peut-être plus rien de bon à attendre mais il y avait encore à endurer le déchaînement de la fureur, lequel proviendrait de surcroît d'Europe-même – c'est-à-dire de l'inconscient d'une civilisation éprise de lumière.

Et j'imagine qu'un état d'esprit similaire devait régner au Rwanda au tout début des années 1990. La situation devait sembler bloquée, enlisée, en sorte que *plus rien ne pouvait arriver*. La reprise des massacres de Tutsis ne laissait rien augurer de bon, mais les futures victimes du génocide étaient en droit de s'attendre à ce que le déploiement de soldats de l'O.N.U. dans la région, et les accords d'Arusha entre le gouvernement d'Habyarimana et l'opposition, apportent une légère amélioration de leur sort.

Le témoignage d'un rescapé montre bien le caractère étrange du surgissement du Mal (celui qui parle est un tutsi, enseignant de son métier. Il se nomme Innocent Rwililiza): "Je me souviens d'un soir, quelques semaines avant les attaques, je rentrais du boulot en compagnie d'un collègue et voisin hutu. On parlait de ce qui se négociait au sommet d'Arusha entre les gouvernants et les rebelles, et de nos inquiétudes politiques. À mi-côte, il s'est arrêté, il m'a regardé; il m'a dit: "Innocent, on va vous exterminer". Je lui ai rétorqué: "Non, je ne crois pas. Nous allons souffrir

une fois de plus, mais nous allons sûrement nous sauver." Il m'a répété: "Innocent, écoute-moi, je dois te dire que vous allez tous mourir." Plus tard, j'ai croisé ce collègue dans le quartier, il se baladait dans une camionnette de militaires du camp de Gako, il désignait du doigt les portes de ceux qu'il fallait tuer. Il m'a vu, il a simplement repris son occupation."

Les meurtriers n'ont pas des visages de meurtriers, ce sont les voisins avec qui on parlait sur le pas de la porte. Voici maintenant un paragraphe du livre *Par-delà le crime et le châtement* de Jean Améry qui fut torturé à Breendonk en Belgique par la Gestapo, puis déporté à Auschwitz. Il commence par citer Proust, qui écrit: "Rien n'arrive ni comme on l'espère, ni comme on le craint" puis il note: "Un certain nombre de choses se passent effectivement à peu près de la manière prévue: les hommes de la Gestapo en manteau de cuir, le canon des pistolets braqués sur la victime, à ce niveau-ci tout correspond. Puis soudain on se rend compte presque sans trop y croire que ces types-là ont non seulement des manteaux de cuir et des pistolets, mais aussi des visages: pas des "visages de Gestapo", avec des nez de travers, des parties de menton hypertrophiées, des cicatrices laissées par la petite vérole ou par des coups de couteaux, comme on lit parfois dans les livres, mais au contraire: des visages comme tout le monde. Des visages insignifiants. Et la sinistre découverte, celle qui à un stade ultérieur réduit toute représentation à néant, nous fait comprendre que les visages insignifiants finissent quand même par devenir des visages de la Gestapo et que le mal se superpose à la banalité et en quelque sorte la surélève."

Cette expérience où ce qui était redouté s'évanouit, mais où ce qui paraissait insignifiant devient plus terrible que tout ce qui était redouté, c'est l'expérience du Mal telle que je la comprends.

Le Mal fait irruption de façon inattendue, et en même temps il est toujours un peu le même: le génocide des Tutsis rwandais rappelle celui des Juifs d'Europe, qui lui-même rappelle (même s'il les dépasse en horreur) les entreprises d'extermination du passé, et notamment la destruction des cultures africaines liée à l'esclavage. C'est ainsi que le génocide rwandais renvoie indirectement à cette autre catastrophe qu'a été la colonisation, et la traite des noirs.

*

On ne reste pas longtemps envoûté par un lieu. Quand nous avons emménagé à Ixelles-Matongé, le quartier africain de Bruxelles, j'ai cru que je pourrais y échapper à tout ce qui me pesait en Belgique, mais cette croyance s'est très vite usée.

La rue piétonne, tout près de chez nous, est un repaire de drogués et d'alcooliques; il y a souvent des disputes violentes, avec bris de verres, hurlements et chaises renversées, surtout pendant la belle saison quand il fait chaud et que tout le monde est en terrasse. Enfin, c'est un endroit qui opère une drôle de séduction sournoise, et où il ne faut pas s'enliser. La plupart des clients réguliers y arrivent dès le matin, et y restent jusqu'à minuit passé.

Nous nous sommes installés dans notre nouvel appartement pendant les vacances d'été. Un soir, il y a eu ce concert assez pénible dans la rue piétonne. Une seule femme africaine dansait lentement, les bras en l'air, en faisant des moulinets avec ses mains au-dessus de sa tête. Ses pieds bougeaient à peine, mais elle remuait bien sa croupe. Son oeil partait parfois vers le haut d'une manière bizarre et j'ai pensé qu'elle devait être un peu détraquée; et puis, j'ai reconnu la femme avec qui j'avais dansé neuf mois plus tôt dans la petite salle du café "chez Doudou", et qui avait laissé traîner sa main le long de ma pine raide en me regardant d'en bas. Je l'ai encore revue les jours suivants.

Pendant ce mois d'août, je pensais régulièrement: "il ne m'est rien arrivé dans ma vie jusqu'à présent, et je ne vois pas pourquoi il devrait m'arriver quelque chose avant ma mort." Et voici qu'un beau dimanche après-midi, je me suis retrouvé assis, seul, sur un banc du Parc Royal, en face du bassin rond. La lumière jaune était éblouissante à travers les feuillages sombres de la fin de l'été, les passants étaient détendus, j'ai senti que le moment était propice pour une rencontre, et il s'en est fallu de peu que je n'adresse la parole aux deux jeunes femmes enjouées assises sur le banc voisin. Judith et Ruth étaient parties pour le weekend. Je suis rentré prendre une

douche, et j'ai commencé à me soûler méthodiquement avec tout ce que je trouvais à boire dans l'appartement – de la bière, du campari, du whisky. Je suis ensuite passé par plusieurs bars, en prenant bien soin de ne pas dépenser trop vite l'argent qui me restait, et de garder assez pour pouvoir offrir un verre à une femme si l'occasion s'en présentait. Une bonne partie de la soirée est passée comme ça, et puis, alors que j'allais renoncer et rentrer écouter du jazz en finissant seul la bouteille de whisky, j'ai repensé à la femme de chez Doudou.

Quand je suis entré, vers vingt-trois heures, j'ai tout de suite entendu sa voix forte et lente et insistante. Elle parlait du nombre d'orifices du corps de l'homme, et de celui de la femme. Je n'ai même pas eu besoin de chercher à attirer son attention: je me suis mis à danser, et elle est immédiatement venue danser avec moi. Je lui ai dit que nous avions déjà dansé ensemble: elle ne s'en souvenait pas. Je lui ai parlé de son fils, que j'avais vu avec elle quelques fois, et elle m'a dit plus tard que c'est ce qui l'avait fait accepter de me laisser venir chez elle. Je lui ai aussi parlé de ma fille, et cela aussi a joué en ma faveur (je devais comprendre pourquoi par la suite).

D'abord, elle m'a repoussé quand j'ai essayé de la caresser, en criant: "on ne va pas là!", et il devait être au moins trois heures du matin quand elle m'a dit le plus naturellement du monde et comme si ça allait de soi depuis longtemps, que je pouvais venir dormir chez elle si j'en avais envie. C'est elle qui a payé le taxi. J'avais dépensé tout mon argent à lui offrir des leffe blondes.

Une fois chez elle nous nous sommes embrassés. Ce n'était pas du tout une simple formalité, mais c'était un baiser léger, sans halètements ni déclarations enflammées. Nous avions l'esprit très clair tous les deux malgré l'alcool et l'heure tardive. Rose s'est ensuite assise sur la cuvette devant moi pour faire pipi, et je lui ai mis ma verge dans la main. Tout cela se passait dans le calme. Elle a mis un disque, et puis elle s'est laissée basculer en arrière, les cuisses écartées, dans le canapé de cuir brun, en faisant: "yeah". Ce basculement arrière était très paisible, et toujours avec Rose les choses sont restées parfaitement nettes et lisibles. Ses yeux ont grossi quand j'ai poussé ma pine dans son con. Rien de miraculeux ne s'est produit cette nuit-là, mais l'entente des épidermes a été immédiate. Plus tard, dans sa chambre, elle

s'endort dans mes bras tandis que je regarde les quatre lampes intégrées dans le plafond. Sa peau est très douce et très noire dans les draps blancs. Son appartement est petit et laid. Une grosse télévision occupe le coin de la pièce de séjour, et les murs sont recouverts de tapisseries rwandaises et de photographies de son fils, et d'elle avec son ex-mari ou avec des amis. Il y a aussi une photographie de sa mère, et une de sa petite soeur, mortes au Rwanda au mois de mai 1994.

La matinée du lendemain a été très lumineuse. Rose a enfilé une sorte de paréo, elle a ouvert une canette de bière et elle s'est assise dans le canapé. Elle m'a alors raconté son histoire, avec le même naturel qu'elle avait montré pendant la nuit. Son père, qui était un homme aisé et cultivé et un notable de sa ville au Rwanda, a été tué, quelques temps avant le début du génocide, par un parent qui voulait lui voler ses terres et son argent; son jeune frère est mort renversé par une voiture à la sortie de l'école, et sa mère et sa soeur ont été tuées pendant le génocide. Rose n'a échappé aux massacres que parce qu'elle se trouvait à ce moment-là au Congo, à Goma. Elle parlait volontiers de toutes ces choses, mais elle a refusé de me dire si elle était hutu ou tutsi – elle ne me l'a dit que deux ans plus tard. Elle a écrit pour moi son adresse sur un morceau de papier avant de me laisser partir. Son écriture est large, mais régulière et belle.

Rose a la peau très foncée, "comme mon père" dit-elle. Son nez est fin, et ses yeux légèrement effilés. Elle possède un long cou mobile. Quand elle marche, elle se balance très fort d'un pied sur l'autre comme un petit enfant. Elle a une voix de fumeuse, et une prononciation lente et parfois difficile – elle est incapable de prononcer les "l", elle dit "r" à la place. Ses cheveux sont courts mais elle porte souvent des mèches ou des tresses factices. Elle a de longues jambes et des chevilles fines, ses seins sont lourds et strillés de vergetures, et son ventre, un peu rond.

Elle parle lentement, et elle impose à ceux avec qui elle fait la conversation son rythme lent, lancinant; et parfois, elle part dans de drôles de rires, solitaires, d'abord sonores et puis muets, qui la font s'enfoncer dans son siège. Avant qu'elle ne suive un traitement contre l'épilepsie, ces fous rires un peu douloureux s'achevaient parfois en

crises. Elle reste parfois chez Doudou avec son fils âgé de cinq ans jusqu' à minuit, en pleine semaine. Il m'est arrivé souvent de la voir rentrer chez elle en titubant sur le trottoir, les yeux rouges, à sept heures du matin, quand je partais au travail. Elle ne respecte aucune des règles implicites de la vie sociale.

Ça me rappelle une petite amie camerounaise que j'ai eue à Lyon il y a onze ou douze ans. Elle s'appelait Constance. C'était la première de mes petites amies avec qui je couchais – ma première partenaire sexuelle en dehors des prostituées. Un jour, elle m'a réclamé un cadeau, n'importe quoi, mais il fallait que je lui offrissse quelque chose. Nous nous sommes rendus dans un grand centre commercial. Je portais un pantalon de velours et des grosses chaussures de sport, elle était en *training*. Elle a choisi un petit singlet en strass rose. Elle était orpheline, elle vivait en banlieue avec sa soeur, et passait ses journées devant la télévision. Elle avait des seins superbes, qui avaient surgi vigoureusement hors de son soutien-gorge, le premier soir, à côté du lit, tandis qu'elle me disait: "ne te fais pas d'idées, je me déshabille seulement pour dormir". Toute cette liaison avait un caractère enfantin. Rentré chez mes parents pour la Noël, je lui ai téléphoné depuis une cabine. Il neigeait sur l'église du village, et je l'écoutais me chuchoter dans le cornet d'une voix plaintive qu'elle avait envie de faire l'amour avec moi. Quand elle a remarqué que je commençais à m'éloigner d'elle, elle a laissé échapper que peut-être on m'avait fait peur en me racontant des histoires de sorcellerie au sujet des Africaines – et au fond, elle voyait juste. J'ai rompu par téléphone. Elle m'a aboyé qu'elle pourrait très bien se passer de moi, puis, elle m'a dit "au revoir" d'une voix triste. C'est moi qui aurait dû être triste, mais j'étais même trop bête pour ça.

Évidemment, le déroulement de ma liaison n'a pas été conforme à mes attentes d'il y a deux ans quand je l'ai rencontrée. Il est vrai que mes attentes étaient floues, et que le cours réel des choses devait inévitablement disperser ce flou et imposer à la place des évidences d'une netteté blessante. Je croyais que nous pourrions continuer à nous retrouver irrégulièrement pendant une durée indéfinie, et qu'un jour, peut-être,

cela cesserait tout naturellement comme ça avait commencé – mais ce jour était lointain, et je n'étais pas encore tenu d'anticiper les doutes, les hésitations et les tourments qui s'accumuleraient à mesure que les mois passeraient et qu'il deviendrait également impossible, et de rompre, et de ne pas rompre avec Rose.

L'agitation des débuts: courses nocturnes dans le métro, allers-retours entre la cabine de téléphone et la porte de la maison de Rose, attente vaine sur les marches... Les rendez-vous manqués sont indispensables pour s'attacher le coeur d'un homme, et toutes les femmes le savent sans avoir eu besoin pour ça de lire Proust. Une autre fois, je suis sorti me promener vers minuit, et, vraiment, je ne croyais plus la trouver dans la rue piétonne, mais elle était encore là, avec son fils âgé de quatre ans et demi, en train d'attendre le taxi. Je l'ai saluée en passant, puis elle m'a hélé et m'a dit, en aparté: "tu peux te taper chez moi quand tu veux". Drôle de phrase.

Rose dans la rue piétonne un samedi après-midi d'octobre, il y a deux ans – c'était une journée lumineuse et gaie, elle portait une robe de laine anthracite, courte, des chaussures à talon haut, et ses lèvres, exceptionnellement, étaient peintes. Ruth m'accompagnait. Chaque fois que Rose voyait Ruth, elle me parlait de la fille qu'elle-même désirait avoir, et à qui elle donnerait le nom de sa petite soeur – "quand j'aurai eu une fille, je pourrai me faire enlever la matrice" disait-elle. Elle m'a regardé avec des yeux ronds pour me faire comprendre que je l'avais laissée trop longtemps sans prendre de ses nouvelles.

Toute cette histoire était terriblement innocente, et légère, comme la pluie d'été qui s'est mise à tomber un soir, ce pendant que Ruth, âgée de deux ans à peine, dansait au milieu des buveurs attendris. Tout le monde s'est amassé sous l'auvent, une femme a pris Ruth dans ses bras, une autre s'est occupée de la poussette, enfin, nous étions presque comme en famille. J'ai fait un nombre incalculable de parties de kicker avec le fils de Rose, et bu tout au long de l'automne un nombre encore beaucoup plus important de bières avec elle. C'était un bel automne.

Je suis assis près de la fenêtre dans le café de la rue piétonne. Je regarde la pluie tomber. Quelques Africains discutent bruyamment dans un coin. C'est un soir de semaine. L'endroit a changé de propriétaire, mais on y entend toujours le même reggae rance. Dire qu'il y a deux ans, c'est avec Rose que je buvais ici. Je n'avais rien à faire qu'attendre Rose, plusieurs soirs par semaine, en me soûlant lentement. Parfois elle n'arrivait pas, et ce n'était pas dramatique, puisque je savais que je la verrais le lendemain ou le jour suivant.

C'est un luxe, de pouvoir laisser l'ivresse descendre en soi, sans avoir à se soucier de rien, sauf de guetter l'arrivée, au bout de la rue, d'une femme aimée. Je ne pensais jamais que, si je buvais trop, je n'aurais pas d'énergie le lendemain pour écrire. Je regardais la télévision, j'écoutais la musique et les conversations, ma tête était vide, mon corps était tout à son attente mais profondément paisible.

Tout cela se passait dans une autre vie. Maintenant, Rose pourrait très bien arriver du bout de la rue comme autrefois, mais ce ne serait plus du tout la même chose.

Quand est-ce que j'ai entrevu pour la première fois les marques indélébiles que Rose a gardées de la destruction totale du monde de son enfance? Peut-être le soir où elle n'a rien répondu quand son fils lui a demandé: "maman, c'est qui tes parents?", ou bien cet autre soir d'orage où elle m'a prié de rentrer chez elle avec son fils pendant qu'elle prenait un dernier verre avec ses amies rwandaises – elle est rentrée cette nuit-là à cinq heures du matin, ivre morte, avec un autre homme; elle m'a adressé un mot méprisant quand je lui reproché, depuis le lit, d'avoir mis la musique trop fort. J'ai bu un whisky en tremblant d'énervement avec l'homme, et finalement elle m'a dit, au moment où j'allais partir au travail, qu'on allait "pomper" au coin de son lit. Ou bien, est-ce cette troisième nuit, au cours de laquelle, après que nous nous sommes disputés (je l'entends encore: "toi, tu ne penses qu'à pomper, mais il y a aussi le coeur!"), j'ai vu sa bouche s'arrondir sous moi, et ses yeux se fermer à demi, tandis qu'elle marmonnait en kinyarwanda et qu'une large auréole se formait sous ses fesses.

C'est peut-être cette nuit-là qui m'a le mieux fait comprendre que Rose avait

perdu cette couche d'hypocrisie ou de pruderie ou de cynisme ou de calcul dont toutes et tous s'entourent pour amortir les chocs avec le réel.

J'ai lu plusieurs livres où il était question d'une histoire d'amour entre un blanc et une noire, ou entre un noir et une blanche, comme *Othello* de Shakespeare, ou *Lumière d'août* de Faulkner. Il y a un passage d'*Antony and Cleopatra* qui m'a fait instantanément penser à Rose. Je le cite en anglais:

"other women cloy/ The appetites they feed, but she makes hungry/ When most she satisfies. For vilest things/ Become themselves in her, that the holy priests/ Bless her when she is riggish"

("to cloy the appetite" signifie: affadir, blaser l'appétit; "riggish" veut dire libertine. Les choses les plus viles prennent en elle de la dignité, au point que les prêtres bénissent son libertinage.)

Je lisais aussi Baudelaire, et un matin gris de décembre j'ai été pris de vertige en remarquant une parfaite coïncidence entre ce qui m'arrivait et les premiers vers des *Bijoux*:

*La très chère était nue, et, connaissant mon coeur,
Elle n'avait gardé que ses bijoux sonores,
Dont le riche attirail lui donnait l'air vainqueur
Qu'ont dans leurs jours heureux les esclaves des Mores.*

Peu de temps après avoir rencontré Rose, je suis tombé dans un magazine sur le compte rendu d'un livre dénonçant la mauvaise foi des gouvernements français qui se sont succédés depuis 1994 au sujet du génocide rwandais. Dans l'extrait cité, l'auteur s'en prenait à Villepin, qui a paraît-il parlé de génocides rwandais, au pluriel; et il était aussi question de l'enquête du juge Bruguière, qui avait accusé Kagamé d'avoir commandité l'attentat contre l'avion d'Habyarimana et ainsi déclenché le génocide dans le but de faciliter sa prise du pouvoir; et du livre de Pierre Péan qui reporte aussi la responsabilité sur les Tutsis du FPR. Je me suis dit que ces mensonges confusionnistes avaient dû rester minoritaires, et qu'après un événement aussi grave

qu'un génocide, la vérité ne pouvait qu'éclater tout de suite au grand jour. Je me trompais, évidemment. Cette difficulté qu'ont éprouvé beaucoup de gens à se souvenir de qui étaient les grands, et qui les petits, et lesquels étaient les tueurs, et lesquels les tués, cette difficulté, quand on y réfléchit, est tout de même révélatrice d'un certain embarras collectif. De même qu'est révélatrice la relative discrétion des médias à propos du génocide, par contraste avec le tapage fait autour de l'exode massif de Hutus vers la Tanzanie et le Congo après l'arrivée du Front Patriotique Rwandais. Guy Debord a écrit en 1988: "Avec la destruction de l'histoire, c'est l'événement contemporain lui-même qui s'éloigne aussitôt dans une distance fabuleuse, parmi ses récits invérifiables, ses statistiques incontrôlables, ses explications invraisemblables et ses raisonnements intenable." Et, plus loin: "L'autorité spectaculaire peut également nier n'importe quoi, une fois, trois fois, et dire qu'elle n'en parlera plus, et parler d'autre chose; sachant bien qu'elle ne risque aucune riposte, ni sur son propre terrain, ni sur un autre." Il parlait d'une tout autre affaire, mais ses paroles restent vraies, appliquées au traitement par la presse et les gouvernements européens du génocide rwandais.

Comme souvent je suppose, c'est une grossesse et un avortement qui ont marqué le commencement du déclin de ma liaison avec Rose. Je savais depuis le début qu'elle avait très envie d'un enfant, et je savais aussi que c'était en vain que je lui avais expliqué mille et mille fois qu'elle devrait trouver un autre géniteur que moi. Elle a donc fait en sorte de tomber accidentellement enceinte. Elle me disait, à chaque fois, au moment le plus vertigineux: "donne-moi tes vitamines". Elle espérait sans doute secrètement que je quitterais ma femme si elle-même tombait enceinte de moi; et c'est, je suppose, après avoir constaté qu'elle s'était trompée sur ce point qu'elle a décidé de se faire avorter. Elle avait maintenu une certaine confusion autour de la question, et avant le jour où elle m'a annoncé que c'était fait, je n'avais jamais réussi à savoir avec certitude si elle était enceinte ou non. Elle avait même fait un test de grossesse devant moi, et le résultat avait été négatif. Elle disait: "ça me fait peur, mais enfin, ce ne serait pas la fin du monde".

Le jour où elle m'a pour la première fois laissé entendre qu'elle avait du retard, elle m'a d'abord dévisagé avec un air farouche quand je suis entré dans la salle du café, et elle m'a parlé rudement pendant un petit temps, et puis quand elle a vu que je ne m'affolais pas trop, elle s'est adoucie. Avec une autre femme, j'aurais perdu mon sang froid, mais avec Rose c'était différent. Elle ne m'a d'ailleurs fait aucun reproche, ni ce jour-là ni plus tard. Elle me disait seulement: "n'oublie jamais ton enfant". C'était une phrase terrible, mais terrible justement dans la mesure où elle n'y mettait aucun ressentiment.

Quelques mois plus tard, j'ai entendu à la radio les statistiques annuelles monstrueuses de l'avortement en Belgique, et j'ai pensé que parmi ces milliers de foetus jetés à l'égoût, il y en avait un de qui j'étais le père.

La dégradation de mes rapports avec elle a été très lente et d'abord presque insensible, même si, en fait, les choses étaient jouées dès que ses règles ont tardé à venir. C'est à peu près à ce moment qu'elle m'a dit qu'elle était prête à tout laisser tomber pour vivre avec moi. Elle portait ce soir-là une jupe rouge courte, avec un pull moulant à col roulé, rouge aussi, et un chapeau noir à larges bords. Ce genre de déclaration faite dans ce genre de contexte ne présageait rien de bon. Pourtant nous nous sommes vus régulièrement jusqu' à la fin de l'automne. Et puis, je suis tombé malade, une infection bénigne mais douloureuse, avec fièvres, nausées, etc; et puis il y a eu le voyage à Marseille avec Judith et Ruth.

J'ai attendu longtemps au bout d'un couloir d'hôpital désert, mal éclairé et silencieux, avant que la doctoresse ne vienne m'appeler d'une voix enjouée. C'était une femme d'une soixantaine d'années, belle encore, et élégante. Elle portait des chaussures à talon haut. J'ai pensé: "quitte à se faire enfoncer une sonde dans le cul, autant que ce soit par une femme élégante". Tout en fourrageant dans mon anus avec l'appareil, elle me donnait au fur et à mesure les résultats de mon examen, qui étaient bons. Quand elle a eu fini, je me suis relevé et, en chemise, la bite pendante, j'ai encore un peu fait la conversation avec elle. J'avais toujours redouté de devoir un

jour subir ce genre d'examen médical, et maintenant je m'apercevais que ce n'était pas du tout terrible, et même, je me sentais très détendu en présence de cette femme. Elle était heureuse pour moi. Parfois, m'a-t-elle dit, il lui fallait annoncer des nouvelles terribles à des hommes de mon âge, et c'était douloureux pour elle.

Nous avons roulé toute la journée le long du Rhône, vers le sud, et la route avait été chargée en ce lendemain de Noël. Il faisait noir depuis longtemps quand nous somme arrivés au bord de la Méditerranée. Ruth a crié de joie en apercevant les gros ferrys accostés juste à côté. *Autumn Nocturne*, la version de Sonny Rollins en 1964, passait à la radio. Nous avons contourné le vieux port avec les mâts blancs oscillant dans la nuit, et nous avons laissé la voiture en face de l'appartement qui nous avait été prêté. C'était tout en haut d'un gigantesque escalier tournant. Ruth s'est endormie tout de suite. Pendant tout le mois qui venait de s'écouler, j'avais dû, à cause de ma maladie, observer une sobriété et une chasteté complètes. J'ai donc bu ce soir là, en face des toits de Marseille, mon premier verre de vin depuis un mois, et puis j'ai regardé Judith. Je n'éprouvais pas le *besoin* de faire l'amour avec elle, et c'est peut-être pour ça que je me suis approché d'elle. J'ai vu, à son léger mouvement de recul, qu'elle s'y était attendu. J'ai été moi-même étonné par les gestes que j'accomplissais, c'étaient des gestes sûrs, sans brusquerie excessive, mais un peu rudes. J'ai écarté très fort ses cuisses et j'ai enfoncé ma pine aussi profondément que je le pouvais dans sa fente béante, et j'ai maintenu ses cuisses ainsi écartées tout en continuant d'aller et venir sans douceur, malgré ses protestations. Je savais bien que ce n'était ni le dégoût ni la douleur qui lui faisaient me demander d'arrêter, mais seulement la peur, et qu'aussi bien elle espérait que je ne tiendrais pas compte de ses prières. Même quand elle s'est mise à pleurer je n'ai pas arrêté et pour finir elle a cessé de supplier et de pleurer, et j'ai vu les globes de ses yeux rouler sous ses paupières et senti que sa respiration venait de plus loin en elle. Alors j'ai lâché mon foutre bien au fond. Nous avons dû nous affaler sur le canapé, et Judith certainement a étalé au préalable une serviette en-dessous de nous pour éviter que nous ne laissions des taches dans ce salon qui n'était pas le nôtre – mais, je n'étais plus en état d'observer attentivement

tout ce qui se passait autour de moi. C'est peut-être ce soir-là qu'Isaac a été conçu.

Les fenêtres de l'appartement donnent sur un petit toit garni de sièges blancs sales. C'est là que nous faisons la sieste chaque jour. Il y a du soleil et il fait très chaud bien que ce soient les tout derniers jours de l'année. Ruth dort déjà, j'entends les pages du journal de Judith tourner. Je regarde l'ombre trouée de points de soleil du chapeau de paille sur mon nez. Les rues en bas sont calmes.

Un soir, une femme est passée qui portait le même tailleur que Rose, et je me suis vendu en disant à haute voix la marque de ce tailleur. Judith m'a demandé, en me regardant droit dans les yeux, d'où je tenais mes connaissances vestimentaires; j'ai rougi et je n'ai rien pu dire. Elle a ri très doucement. C'était une belle soirée détendue d'hiver, et nous étions à nous trois, Ruth, elle et moi, dans cette ville inconnue de nous. Son rire m'a donné une confirmation de ce que je savais déjà: Judith avait flairé depuis longtemps la présence de Rose, et cette présence ne lui avait pas déplu. Le contrat tacite entre nous stipulait seulement que je ne devais jamais parler de mes maîtresses, et que mon comportement à la maison devait rester inchangé.

Mais aussi, pourquoi une autre femme aurait-elle dû déranger Judith? Nous étions, elle et Ruth et moi, parfaitement heureux, et le bonheur fait fermer les yeux sur bien des choses.

Nous sommes assis sur les galets dans une petite crique. Il est midi. La mer, qui ce matin était d'un gris métallique, est maintenant devenue azurée et comme gélatineuse sous le soleil. Il y a quelques barques retournées à côté de nous, et, dans notre dos, des maisons de pêcheurs. Devant l'une d'elles, un vieil homme lit un recueil de nouvelles d'Hemingway. Judith me dit qu'elle aimerait vivre ici – et je devine que le recueil d'Hemingway fait aussi indispensablement partie de cet "ici" que les maisons, les barques renversées, les rochers blancs et verts, et même que la mer, le soleil et le ciel clair au-dessus de nous.

Le 31 décembre, nous partons en bateau jusqu'aux îles du Frioul. C'est à peine

plus éloigné du vieux port que l'île de la Giudecca ne l'est des Zattere, à Venise. Le petit ferry sort de la rade, en faisant danser les mâts nus des voiliers blancs. Une sorte de somnolence envahit les passagers, à cause du bruit du moteur, et du bercement. Mais voilà la pleine mer. Le soleil est toujours éclatant. Judith plisse les yeux à cause de la lumière, peut-être ressent-elle aussi la fatigue de l'année écoulée. C'est une femme active. Elle est belle, avec ses cheveux tirés en arrière. Je crois qu'elle réfléchit – elle doit être en train d'échafauder un plan d'emménagement définitif dans le Midi. En marchant parmi les collines blanches rocailleuses de l'île elle me fera part de ses idées, nous nous disputerons un peu, et puis nous ne parviendrons pas à trouver un endroit qui nous convienne à tous les deux pour manger et faire la sieste. Et puis, nous nous demanderons où nous irons manger pour fêter le nouvel-an, et cette question nous mobilisera complètement tous les deux. Et de quoi d'autre faudrait-il se préoccuper en ce dernier jour de l'année?

*

Je suis entré au café ce soir avec la ferme détermination de n'y rester que cinq minutes, et voilà plus de deux heures que je suis là à m'affaisser sur mon siège et à siroter les bières que Rose m'apporte. Il fait très froid, c'est le mois de février. Je regarde un fil de toile d'araignée qui se balance lentement au-dessus des têtes. La musique est assourdissante. Je me suis encore laissé happer par le tourbillon. J'aime le mot: "perdition"; ce soir, je me le répète intérieurement, et il me procure une paix béate dans mon ivresse. Rose ne reste jamais très longtemps près de moi. Quand elle s'approche, c'est pour me reprocher ma mauvaise tenue ou mon avarice. Elle m'avait prévenu il y a longtemps: quand elle est ici, dans les cafés de la rue piétonne, elle est méchante; si je veux qu'elle soit gentille je dois aller la voir chez elle. Si elle tient tant à ce que j'aille chez elle, c'est aussi par vénalité: il faut que je couche avec elle pour qu'elle puisse continuer à me demander des petits cadeaux. Rose n'y est jamais allée par quatre chemins, et forcément avec le temps elle devient de plus en plus directe avec ses demandes d'argent. Elle a un côté demi-mondaine, parfois; pour elle

il va de soi que si elle couche avec un homme elle est en droit de s'attendre à ce qu'il fasse preuve d'un peu de générosité. Je dois dire que ça me convient. D'ailleurs quand il n'y a rien, elle n'insiste pas. Elle a, je crois, d'autres clients plus fortunés que moi.

C'est la première fois que nous reprenons un verre ensemble depuis l'avortement. Son "copain", mon rival, avec qui elle rompt et se réconcilie de façon régulière, s'est excusé nerveusement de ne pouvoir rester. Il paraît qu'il est écrivain. J'ai un jour disputé une partie de kicker très serrée avec lui. Nous jouions Rose, en somme. Il a fini par inscrire un goal fulgurant depuis la dernière lignes de défenseurs. Mais, ce soir, il est parti. Nous sortons, nous avons déjà vidé deux bouteilles de rosé, en plus des bières. Je dis à Rose que j'ai envie de faire l'amour, elle répond: plus tard. Il fait très froid. Maintenant, il faut aller attendre sa "soeur", c'est-à-dire sa meilleure amie rwandaise avec qui elle ne cesse de se quereller, dans un autre bar africain. Elle commande un rosé pour elle et un whisky pour moi. Je la regarde en revenant des W.C.: elle a gardé son gros manteau, elle est assise, l'air buté, dans un coin de la salle. Il est à peu près une heure du matin. Elle va encore m'adresser interminablement des reproches, je le sais: je ne prends pas assez souvent de ses nouvelles, je n'ai pas de coeur, je n'ai rien offert pour l'anniversaire de son fils, etc. Et bien sûr le centre du problème est que *je ne veux pas lui faire une petite fille*, et qu'à cause de mon obstination elle a dû se faire enlever un enfant qu'elle voulait garder.

C'est encore une de ces longues nuits où Rose reporte sans cesse le moment d'aller au lit. Elle me dit qu'elle veut juste saluer sa "soeur", et que nous partirons tout de suite après. Mais, quand l'autre finit par arriver, à trois heures du matin, il faut encore commander un plat de chèvre, que la "soeur" trouvera d'ailleurs caoutchouteuse. Rose la surveille de près: elle se méfie du Sénégalais qui l'accompagne. J'ai envie de lui dire de se mêler de ses affaires, mais c'est peine perdue. Je suis certain que l'autre ne se prive pas non plus de la mettre en garde contre moi.

Maintenant, les deux amies ont décidé d'aller danser. Rose a vu le Sénégalais

bousculer un peu sa "soeur", il n'est plus question qu'elle la lâche. Sur le siège arrière de la voiture, je glisse ma main entre ses cuisses, elle se laisse faire, elle me caresse un peu aussi. La boîte de nuit est presque déserte. Il y a des néons mauves, et deux jeunes Africains musclés en t-shirt près du bar. Rose dit qu'elle va aux toilettes et me pousse devant elle en faisant des haussements de sourcils. Nous nous enfermons dans un des cabinets. Nous ne savons pas comment nous arranger: elle veut que je la prenne par derrière, debout, mais ça ne me plaît pas, je préfère m'asseoir et qu'elle vienne sur moi. Elle s'enfile en trébuchant presque dans son pantalon, ses fesses rondes bondissent sous mes yeux, il ne faut pas que j'éjacule, j'ai la présence d'esprit de la repousser juste à temps. Un avortement suffit. J'ai fait tomber le couvercle en porcelaine de la chasse d'eau qui s'est brisé par terre. Deux Africaines sont venues à la porte demander si tout allait bien, Rose leur explique très adroitement la situation, ça va, elles se comprennent entre femmes, je peux sortir sans encombres.

Les "soeurs" veulent encore aller dans une autre boîte, mais je les quitte devant la porte en laissant un billet à Rose. Je rentre à pieds.

J'ai compris cette nuit-là que nous nous verrions beaucoup moins désormais.

*

Même après que les choses ont commencé à se gâter avec Rose j'ai continué à fréquenter les cafés de la rue piétonne. J'avais pris goût à cette atmosphère. Une nuit d'hiver, dans la petite salle en profondeur de chez Doudou, je me suis fait draguer par une jeune prostituée avec des faux cils démesurés. Elle a fini par prendre un arrangement pour la nuit avec un autre client, un Belge d'une cinquantaine d'années, tassé sur son siège, morne, hostile et taiseux comme un alcoolique au long cours. Elle continuait à me jeter des coups d'oeil tendres. Elle vivait à Ostende où elle opérait dans un "bar à champagne".

Au milieu de la nuit, j'ai engagé dans le café d'en face une partie de kicker à quatre. Nous étions deux Blancs, un autre quinquagénaire à Africaines et moi, contre Doudou et un autre Africain. Les Noirs ont battu les Blancs à plate couture. Je me

suis demandé comment Doudou pouvait rester si adroit en buvant autant. Même du temps où il tenait son bar, je l'ai rarement vu sans un verre de whisky à la main. Il a toujours l'oeil rouge et les ailes du nez pâles. Mais, au kicker, il est invincible. Dehors on pataugeait dans la neige fondue et l'aube était encore très, très loin.

*

Rose a donc eu une première vie heureuse et choyée, malgré les tensions qui agitaient son pays, et puis une seconde vie qui semble heureuse aussi, en dépit d'une évidente fêlure. Mais entre ces deux vies il y a un seuil de douleur, qu'elle est amenée à traverser constamment dans un sens et dans l'autre, et que personne ne peut traverser avec elle. Ses parents et ses frères et soeurs n'auront pas connu son fils ni ses amis belges, et réciproquement. Elle n'a certes pas vécu directement le génocide, elle n'a pas dû se cacher tous les jours, pendant trois mois, dans les marais, et en sortir la nuit venue pour chercher un peu de nourriture, sa mère et sa soeur ont été tuées mais elle n'a pas assisté impuissante à leur agonie et à leur mort, elle n'a pas vu de paisibles voisins se métamorphoser subitement en monstres galvanisés et avides de meurtre. Mais, elle aussi a affaire à quelque chose qu'elle sait qu'elle ne comprendra jamais, et contre quoi elle ne peut s'empêcher d'aller donner constamment du front. Certains soirs d'ivresse elle se met en tête d'essayer de faire parler ses compatriotes exilés comme elle, pour trouver des informations sur les meurtriers de sa mère et de sa soeur.

Il aurait fallu attendre une dizaine d'années avant de parler de Rose. Alors j'aurais écrit plus posément, les souvenirs seraient remontés très lentement, et seuls les plus vrais et les plus beaux seraient parvenus jusqu'à moi. J'aurais pu écrire un livre poignant, sans avoir à craindre les réactions horrifiées de mes proches.

"Je ne vois aucune comparaison entre les juifs, qui formaient le peuple de Dieu, et les Tutsis, qui ne sont élus de personne", dit une des rescapées du génocide

rencontrée par Jean Hatzfeld pour son livre *Dans le nu de la vie*. Et sans doute faut-il se garder de ramener la situation des uns à celle des autres. Pourtant, jusqu'à un certain point, le parallélisme est frappant – il y a l'exil, d'abord, et l'étrangèreté. Les Tutsis, selon la "théorie hamitique" aujourd'hui contestée, seraient arrivés jusqu'à la région des grands lacs à partir des abords du Tibet, en traversant la Perse, la Mésopotamie, l'Égypte, l'Éthiopie. En tout cas, ces grands étrangers, minoritaires, ont su tirer parti de la fascination qu'ils suscitaient pour inverser en douceur les rapports de domination entre eux et la population locale. Ils sont devenus les aristocrates de la communauté, mais cette suprématie restait consciente de sa précarité et de son caractère provisoire. Il semble pourtant que la cohabitation ait été harmonieuse jusqu'à l'arrivée des Européens.

Plus le prétexte du délire de haine est léger, plus ce délire devient furieux. Il ne prospère jamais si bien que sur l'absence totale de pièce à conviction. C'est ainsi que l'antisémitisme est comparable à la jalousie amoureuse, dit Zubrowski. La haine envers les Tutsis, qui a semble-t-il été allumée ou au moins attisée par les Belges à l'époque de leur mandat, s'est échauffée de la même façon.

Celui dont le ressentiment ne repose sur aucun mobile valable, deviendra plus barbare que quiconque dans la vengeance. Les Tutsis l'ont appris à leurs dépens. De là vient l'incompréhension torturante des rescapés vis-à-vis du génocide – d'autant plus torturante, que les anciens tueurs continuent pour la plupart à bien dormir la nuit.

Mais ce qui rapproche surtout les Tutsis des Juifs, c'est que leur fidélité à eux-même s'exprime par la remémoration constante d'un code de lois. Ce code n'était écrit nulle part (de même que la Cabale s'est longtemps perpétuée à travers la seule transmission orale), il était tenu secret, et connu par coeur par un collège de mages renouvelé à chaque génération. Ce code a finalement été transcrit, mais il n'a plus l'importance vitale qu'il avait pour un peuple qui, aujourd'hui, ne le comprend plus.

Le printemps a fini par arriver. Les choses ont bien changé en quelques mois. Pendant l'automne précédent, je ne me serais pas pardonné d'avoir laissé passer la moindre occasion de voir Rose. Maintenant mes négligences se multipliaient, et je

me les pardonnais sans difficulté; je craignais seulement qu'*elle* ne finisse par ne plus me les pardonner.

Je ne me promenais plus si volontiers dans la rue piétonne, alors que, quatre mois plus tôt, une journée s'achevait rarement sans que je ne sois passé au moins quatre fois devant chez Doudou, pour voir si Rose ne s'y trouvait pas.

L'excitation est encore parvenue à me faire passer une mauvaise nuit, la veille d'un soir où j'avais rendez-vous avec elle. Je me suis maudit d'avoir mal dormi, justement cette nuit-là.

Le lendemain, ses yeux en amande me regardent posément depuis l'autre côté des bougies, pendant qu'elle me parle du géant vagabond qui passe sa vie dans la rue piétonne à se faire offrir des bières, et qui se prétend le descendant du dernier mwami de l'ancien royaume du Rwanda. Elle se compare à lui: "on commence bien dans une bonne vie, et on finit à la poubelle". C'est un simple constat, pas une plainte. Elle n'attend pas de compassion de ma part; la compassion en l'occurrence tomberait un peu court. Du reste, elle ne se plaint jamais, elle n'accuse personne non plus, sa noblesse native le lui interdit.

C'est une des dernières nuits que j'ai passées avec elle, et les suivantes ont été de plus en plus espacées. Chaque fois les choses se sont déroulées suivant un rituel identique: je la retrouve dans la rue piétonne, nous convenons que nous passerons la nuit ensemble, je traverse en frissonnant d'excitation les heures interminables de cette soirée dont je connais l'issue, et quand enfin nous sommes seuls dans la chambre, nous nous déshabillons tranquillement, chacun de son côté, sans nous regarder, puis je m'approche de Rose qui s'est déjà allongée, cuisses relevées, sur le canapé. Et chaque fois, malgré la longueur des intervalles, nos gestes s'accordent de nouveau. Le coeur n'y est peut-être plus tout à fait, mais la peau aussi a sa fidélité. Quand elle a connu le bonheur, elle ne l'oublie pas de sitôt (c'est tellement rare). Malgré l'heure tardive, nous préparons un repas, et elle me parle longuement de sa première vie, et aussi un peu de sa seconde, avant que nous ne retournions nous coucher.

Elle parle d'une façon très précise de son cycle hormonal – des picotements

qu'elle sent dans ses reins et qui lui apprennent que sa matrice est "prête". Ce jour-là, précise-t-elle, il ne faut pas qu'elle sorte en boîte, sinon elle sait qu'elle couchera avec le premier venu.

Rose a jeun dans la rue piétonne. Elle n'a pas bu depuis une semaine, ce qui est rarissime. Son visage est plus doux, ses yeux plus effilés encore qu'à l'ordinaire, et il y a une sorte de timidité ou de pudeur inhabituelle dans son sourire. Voilà peut-être comment elle serait tout le temps, si les événements ne l'avaient pas poussée à quitter l'Afrique.

Quand la guerre et le génocide ont commencé, Rose devait être en pleine puberté. Elle m'a parlé de nombreuses fois de sa mère: elle était sévère, "pas comme moi" dit Rose, c'est-à-dire qu'elle ne couchait avec personne d'autre que son mari.

Avant, Rose était "garçon manqué": elle portait des bermudas et quand les garçons venaient vers elle, elle les repoussait. Et puis la guerre l'a changée. C'est un militaire anglais qui l'a dépucelée, là-bas, dans un camp au Congo près de la frontière. Elle a saigné tellement qu'il a fallu la conduire à l'infirmerie. Mais elle n'oubliera jamais cet homme. "S'il vient me chercher, je plaque tout pour lui" dit-elle. Un autre Européen, un médecin, l'a emmenée en Belgique; puis elle s'est mariée avec encore un autre homme, un juriste, de qui elle a divorcé après l'avoir surpris au lit avec une collègue.

"On avait l'habitude de se cacher en petites assemblées. Un jour, les *interahamwe* ont déniché maman sous les papyrus. Elle s'est levée, elle leur a proposé de l'argent pour être tuée d'un seul coup de machette. Ils l'ont déshabillée pour prendre l'argent noué dans son pagne. Ils lui ont coupé d'abord les deux bras, et ensuite les deux jambes. Maman murmurait: "Sainte Cécile, Sainte Cécile", mais elle ne suppliait pas.

Cette pensée me rend triste. Mais ça m'attriste pareillement de m'en souvenir à voix haute ou silencieuse, c'est pourquoi ça ne me gêne pas de vous le raconter.

Mes deux petites soeurs ont tout vu parce qu'elles étaient allongées à ses côtés,

elles aussi ont été frappées. Vanessa a été blessée aux chevilles, Marie-Claire à la tête. Les tueurs ne les ont pas complètement découpées. Peut-être parce qu'ils étaient pressés, peut-être l'ont-ils fait exprès, comme pour maman. Moi, j'ai seulement entendu les bruits et les cris, parce que j'étais dissimulée dans un trou un peu plus loin. Quand les *interahamwe* sont partis, je suis sortie et j'ai fait goûter de l'eau à maman.

Le premier soir elle pouvait parler. Elle m'a dit: "Jeannette, je pars sans espoir parce que je pense que vous allez me suivre." Elle souffrait beaucoup à cause des coupures, mais elle répétait que nous allions tous mourir et ça l'emplissait encore plus de chagrin. Je n'ai pas eu la hardiesse de passer la nuit avec elle. Il fallait d'abord s'occuper des petites soeurs, qui étaient très blessées mais pas mourantes. Le jour suivant, ce n'était pas possible non plus de rester avec elle, parce qu'on était contraintes de se cacher. C'était la règle dans les marais: quand quelqu'un était gravement coupé, on était obligés de l'abandonner par manque de sécurité.

Maman est restée gisante trois jours avant de finalement mourir. Le deuxième jour, elle pouvait seulement chuchoter: "au revoir les enfants", et demander de l'eau, mais elle n'arrivait toujours pas à partir. Je ne pouvais pas rester longtemps près d'elle à cause des attaques des *interahamwe*. Je voyais que pour elle c'était fini. Je comprenais aussi que pour certaines personnes, qui étaient abandonnées de tout, pour qui la souffrance devenait la dernière compagnie, la mort devait être quand même un trop long travail, et très inutile. Le troisième jour, elle ne pouvait plus avaler, seulement gémir à petits mots et regarder. Elle n'a plus jamais fermé ses yeux. Elle s'appelait Agnès Nyirabuguzi. En kinyarwanda, Nyirabuguzi signifie: "Celle qui est féconde." (Témoignage de Jeannette Ayinkamiye, 17 ans, recueilli dans le livre de Jean Hatzfeld, *Dans le nu de la vie* écrit en 2000.)

J'ai lu la plus grosse partie du livre d'Hatzfeld dans le métro, à l'heure de pointe. Souvent, je devais faire un violent effort pour me retenir de pleurer au milieu des salariés surmenés aux yeux ternes et des écoliers bruyants. Mais ce n'est pas tout de pleurer: il faut aussi essayer de penser un peu, ensuite; quitte à constater sa propre

insuffisance face à l'horreur.

Hatzfeld a recueilli les témoignages de femmes, d'hommes et d'enfants qui ont échappé, souvent de justesse, aux coups de machette du génocide rwandais. Un génocide est une énorme machinerie supposée tourner tranquillement toute seule. Ceux qui tuent et ceux qui sont tués sont tous, en principe, hors d'état de penser: les premiers parce qu'ils sont gavés de propagande, et les seconds parce que d'emblée leur a été refusé tout mode d'existence autre que celui de cadavres entassés dans des charniers; et les cadavres ne pensent pas, surtout s'ils sont perdus au milieu d'une masse indénombrable d'autre cadavres. Or, si dans le cas des tueurs ce calcul s'avère souvent exact: ils ne pensent pas, ou du moins ils fuient résolument devant la pensée, dans le cas des victimes en revanche il est erroné. Voilà que tel de ces cadavres doit être considéré comme *quelqu'un*, parce que son frère, son père ou sa fille, qui a assisté à sa mort, se souvient de lui et témoigne pour lui.

Hatzfeld a aussi fait parler les tueurs et cela a donné un autre livre, *Une saison de machettes*, qui est le complément du premier. Voici les paroles dégoulinantes de mauvaise foi de l'un d'eux: "un génocide, ça se montre bien extraordinaire pour celui qui arrive après comme vous; mais pour celui qui s'est fait embrouiller des grands mots des intimidateurs et des cris de joie des collègues, ça se présentait comme une activité habituelle".

Un autre dit: "les intimidateurs ne voulaient aucune gêne, surtout à faire des commentaires inutiles sur ce qu'on faisait. Nous, on se disait qu'on n'aurait plus rien à commenter quand tout serait complètement fini. Dans le fond, on s'était accordés pour aller sans en parler. Ce que nous faisons nous était moins surnaturel si on était dispensés de le dire. Encore maintenant il y a des mots qu'on ne veut pas prononcer, même entre collègues."

Et tous insistent sur le fait que, refuser de tuer, c'était mettre en danger sa propre vie et celle de sa famille.

Presque tous les propos reproduits dans ce livre sont du même tonneau. Il n'y a rien de plus dérangeant que l'aveuglement de quelqu'un qui, ayant pris part

directement ou indirectement à un génocide, ignore cependant la détresse des victimes et continue à s'apitoyer sur son propre sort et à se plaindre. Mais, d'autre part, ces paroles révèlent qu'on peut faire n'importe quoi à un homme, pourvu qu'on trouve la bonne manière de lui en parler.

Le langage est une sorte de bulle mouvante qui peut déformer voire faire disparaître complètement ce qui pourtant devrait sauter aux yeux. Il suffit d'employer avec insistance certains mots, et de se garder soigneusement d'en employer d'autres, pour que le monde change insensiblement de visage.

Et, quand la bulle éclate, alors toute la misère humaine surgit brusquement.

Je viens de passer quelques heures avec Rose dans un bar. Elle a grossi. Pendant que nous dansons elle me dit que, si je l'excite, et qu'ensuite je la laisse en plan, elle sera obligée d'aller se soulager avec un autre homme. Aussitôt, elle se rembrunit, il ne faudrait pas que je la prenne pour une femme facile: "tu devrais voir comme j'écrabouille les mecs." Je ris. Elle continue: "Si un homme me plaît, ça va, sinon, je l'écrabouille. Il peut payer à boire, champagne et tout, mais après, dégage" (elle joint le geste à la parole). Un homme lui a un jour proposé 500€ pour coucher avec elle, elle a répondu: je le fais pour 1000. L'homme est parti.

Ce verbe, "écrabouiller", qu'elle vient d'employer, me fait repenser à une phrase de Lacan rapportée par Sollers dans *Femmes*: "c'est curieux comme quand une femme cesse d'être une femme... c'est curieux comme elle peut écrabouiller l'homme qu'elle a sous la main..." Rose elle aussi n'est femme que par intermittence bien sûr. Ce verbe, écrabouiller, est bien trouvé, il fait immédiatement penser à la castration. On voit les testicules perforées à coup de talon aiguille.

Je regarde les quelques *toubab* (blancs) présents dans ce bar sénégalais: ils sont en bande, tout en sourires contrits et en condescendance humanitaire. Rose a donné rendez-vous à un autre de ses "clients", un flamand très nerveux; le voici qui arrive. Il me broie presque la main. Il est temps que je parte. Rose m'embrasse devant lui, histoire de le chauffer un peu – je vois qu'elle n'a pas changé.

*

Je me rappelle maintenant le nom du bar où j'ai suivi Rose une nuit de la fin du mois de juin: le *Kuumba*, rue de la Paix. J'avais passé la soirée à écouter des disques dans les canapés du salon avec un ami. De la musique baroque: des opéras de Vivaldi et de Haendel; et du jazz: Thelonious Monk, *Underground*, un disque de 1968, et Count Basie avec Ray Brown et Louis Bellson en 1974. La journée avait été sombre, pluvieuse, mais, dans le courant de la nuit, je ne sais plus à quel moment exactement, le ciel s'est éclairci. Je me suis donc retrouvé seul avec Rose, après le départ de ses amis, au *Kuumba*. Il y avait une fête à laquelle nous ne participions pas: des Noirs jouaient de la musique, d'autres dansaient, d'autres, en tenue traditionnelle, buvaient et parlaient. Leurs femmes silencieuses souriaient. Des Blancs gesticulaient. Rose est partie commander, à mes frais, une nouvelle bouteille d'un rosé pétillant infâme. J'étais tellement ivre et épuisé, vers les trois heures du matin, que je n'avais presque plus la force de porter mon verre jusqu'à mes lèvres. Et pourtant, dans cet état de fatigue, je me sentais vivant. Oui, il régnait là, au milieu du brouhaha de lingala et de tintements de verres, une sorte étrange de calme plein d'émotion, qui me faisait sourire béatement. Rose ne parlait pas beaucoup, elle me laissait glisser ma main dans son entre cuisses tiède, en regardant les autres distraitement. Mes yeux se fermaient puis je parcourais du regard l'assemblée le temps de repérer une belle Africaine qui s'ennuyait pendant que son mari pérorait. Je regardais aussi Rose. Soudain une violente dispute a éclaté derrière une colonne. De notre place, nous ne pouvions voir que des bras agités, et des poings crispés, tandis que les tables basculaient et que les verres se brisaient. Un homme a ôté sa veste en criant d'une voix grave, avant de s'introduire dans la mêlée. Rose a levé son verre: "c'est cool", a-t-elle dit tranquillement. Deux minutes plus tard, ceux qui venaient de s'empoigner riaient ensemble, en montrant leurs dents et en se donnant des bourrades. Quand nous sommes sortis le ciel était déjà bleu turquoise. Il n'y avait plus de nuages. Les trottoirs de la rue de la Paix étaient jonchés de verres en plastique et de déchets, et maculés de bière et de vomi. On entendait au loin des braillements d'ivrognes mais le

calme était immense. Les voitures garées étaient comme penaudes dans l'aurore. Rose marchait à mes côtés, en se balançant d'un pied sur l'autre à la manière d'un petit enfant, un peu engoncée dans son *jean* trop serrant. Elle voulait aller danser dans une boîte, un peu plus loin. J'ai dit: ce sera sans moi. J'ai introduit ma main dans sa culotte, elle a dit qu'elle s'y était attendu. C'était gluant. Elle a resserré sa ceinture. Je suis rentré me coucher.

Deux ou trois semaines plus tard, pendant les vacances d'été, je l'ai rejointe à notre terrasse de café, un soir pluvieux. Elle rentrait de vacances. Il a fallu que je regarde toutes les photos enregistrées dans son appareil digital. Ce n'est pas étonnant me suis-je dit: dans les familles, les photos de vacances jaunissent dans les albums où personne n'a trop envie d'aller les regarder; mais comme elle n'a plus de famille elle a besoin de sans cesse se remémorer, et que d'autres se souviennent avec elle de tout ce qu'elle fait. Il y avait des photos de son fils au bord de diverses piscines très bleues, d'elle enserrant dans ses bras le cou d'un restaurateur obèse et chauve ou d'un touriste repu, de son amie blanche alcoolique et malade qui lui a payé les vacances. Le ciel, ce soir, est couvert, pour changer. Il faut négocier avec l'amie alcoolique pour qu'elle emmène le fils de Rose. Comme toujours l'attente avant de me retrouver avec elle au lit est interminable.

*

Et dire que dans une tuerie insensée ont péri, quelque part dans une petite ville, une femme du nom de Cécile et une petite fille du nom de Nadine – respectivement la mère et la soeur de Rose, que je n'ai jamais rencontrées, - j'ai seulement vu leurs photographies sur le mur d'un appartement à Bruxelles, - mais de qui cette nuit, penché sur mon cahier éclairé par la lampe, je me souviens.

À la fin du mois de juin dernier, quand j'ai une première fois écrit, tristement, le récit de ma liaison avec Rose, je ne faisais qu'accomplir mécaniquement et sans conviction quelque chose que je m'étais dès le début promis de faire. Je parlais de

Rose au passé, et cette histoire était pour moi bel et bien révolue, même si je ne me l'avouais pas. Et puis, j'ai revu Rose et j'ai senti la nécessité de revenir sur certaines choses. Rose, ce soir de juillet, était de bonne humeur, et tout à coup elle s'est mise à me parler de sujets desquels, en presque deux ans, elle ne m'avait jamais parlé: de ses grand-parents tutsis qui s'étaient réfugiés au Congo pour échapper aux massacres de la toussaint rouge et du Noël rouge, au moment de l'indépendance, à la fin des années 50; du retour de ses propres parents dans leur pays, après la naissance de leur fille aînée, c'est-à-dire de Rose; et puis, des drôles de rituels qu'elle accomplit parfois, comme déposer quelque part un verre de lait à l'intention de sa mère morte; et de ce qui lui est arrivé juste après le génocide: elle avait à peine seize ans, elle était absolument seule au monde, et elle a dû "faire la pute" (ce sont ses mots) pour qu'un homme l'emène en Europe; et puis les années sombres se sont éloignées, et elle a retrouvé le bonheur, avec la naissance de son fils, et de belles rencontres. Ce soir-là, elle m'a demandé très explicitement de raconter son histoire dans un livre, et soudain ça a été une évidence: il fallait maintenant que ma rencontre avec Rose passe sur un autre plan, qui était en fait, depuis le commencement, son plan véritable. Vers minuit, j'ai posé ma main sur la cuisse de Rose, et je l'ai embrassée sur le coin de la bouche. Après avoir fait quelques pas, je me suis retourné: elle continuait de me regarder et ses yeux en amande brillaient.

Bruxelles, 2011-2012, M.E.B.F.J.